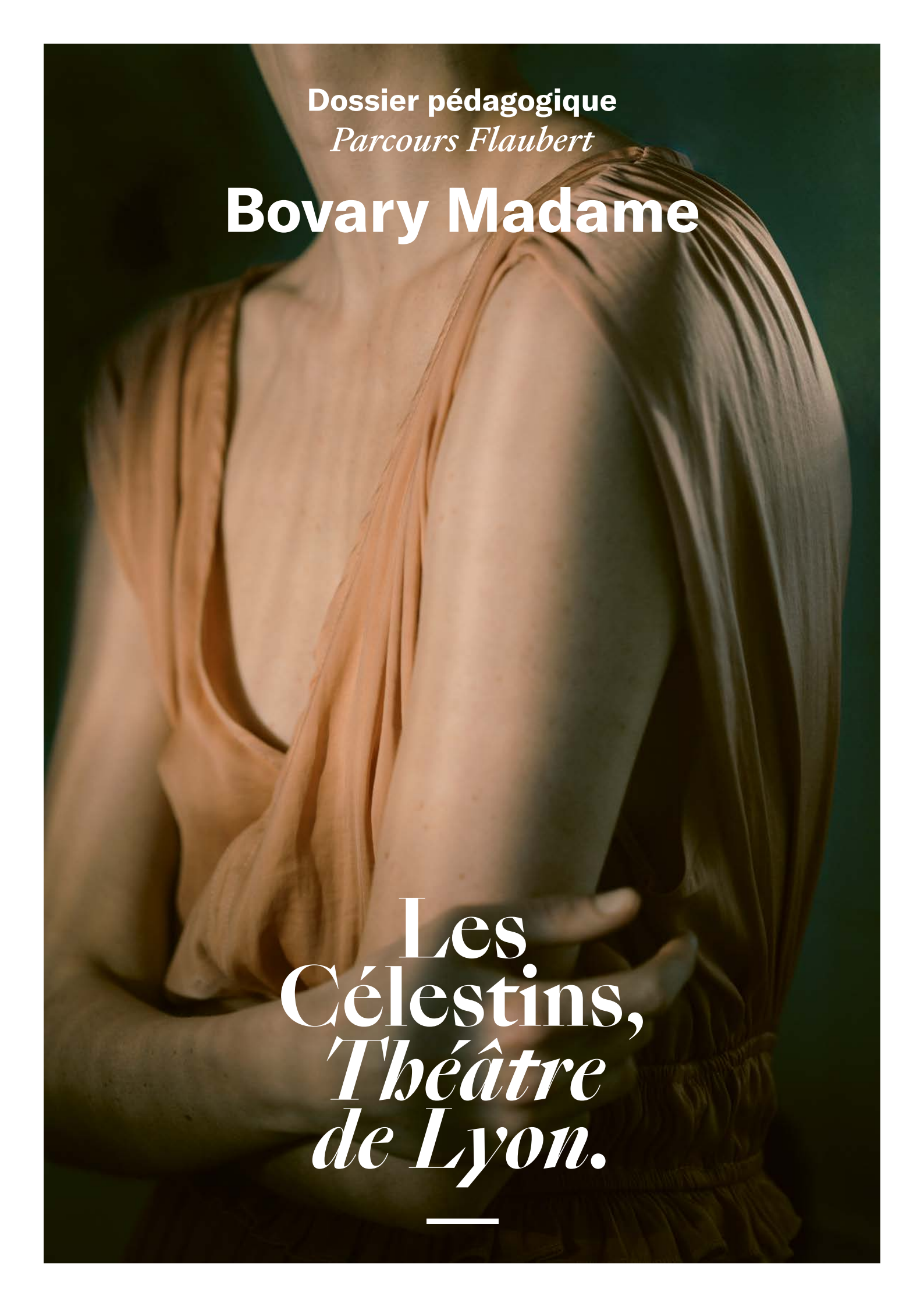




Dossier pédagogique
Parcours Flaubert

Bovary Madame

Les
Célestins,
*Théâtre
de Lyon.*



*Elle était l'amoureuse de tous
les romans, l'héroïne de tous
les drames, le vague elle de tous
les volumes de vers.*

— Gustave Flaubert, *Madame Bovary*

Sommaire

p. 4

Contexte historique

Le roman au XIX^e siècle

L'essor du réalisme

Une politique fracturée

p. 7

Flaubert, les grandes étapes

Son enfance

Formation et débuts

L'ironie de Flaubert

p. 10

La postérité

La création de Christophe Honoré

Christophe Honoré et les Célestins

p. 12

Ressources pédagogiques

Explorer des textes complémentaires

Activité en lien avec le spectacle

p. 16

Regards croisés

Madame Bovary par le cinéma

Madame Bovary par la littérature contemporaine

Madame Bovary par les arts visuels

Contexte historique

Le roman au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle constitue une période charnière pour l'histoire du roman, qui devient peu à peu le genre littéraire majeur en France et en Europe. Longtemps considéré comme un genre mineur, destiné à distraire ou à instruire de manière légère, le roman acquiert au fil du siècle une véritable légitimité artistique et intellectuelle. Cette évolution s'inscrit dans un contexte de profondes mutations sociales, économiques et politiques : l'essor de la bourgeoisie, l'industrialisation, les révolutions de 1830 et 1848, ou encore les transformations du monde rural sous le Second Empire nourrissent une littérature de plus en plus attentive au réel et aux conditions de vie des individus. Le roman devient un miroir de la société, mais aussi un outil critique, capable de mettre en lumière ses contradictions, ses injustices et ses illusions. Le siècle voit ainsi se succéder plusieurs grandes tendances romanesques. Le romantisme, influencé par Rousseau, Goethe et Chateaubriand, met l'accent sur les passions, l'intériorité, la mélancolie et la révolte de l'individu contre les normes sociales. Mais dès les années 1830, une réaction à cette sensibilité se manifeste avec l'émergence du réalisme, dont Balzac, Stendhal et Flaubert sont les figures de proue. Le roman réaliste se veut une représentation fidèle, quasi documentaire, du monde social. Il s'appuie sur l'observation minutieuse, la documentation, et un regard souvent désenchanté sur les ambitions humaines, les travers de la société ou la banalité de l'existence. Cette exigence d'objectivité se radicalise encore à la fin du siècle avec le naturalisme, mouvement impulsé par Zola, qui emprunte ses méthodes aux sciences expérimentales. Le romancier devient alors une sorte de savant, analysant les déterminismes sociaux, héréditaires et psychologiques qui pèsent sur les individus.

Parallèlement à ces évolutions esthétiques, le développement de la presse, des feuilletons, de l'édition industrielle et de l'alphabétisation favorise une large diffusion du roman. Celui-ci n'est plus réservé aux élites cultivées mais s'adresse à un lectorat de plus en plus vaste, notamment féminin. Le roman s'adapte à cette diversification des publics, explorant de nouveaux formats, de nouvelles thématiques, et jouant un rôle central dans la culture du XIX^e siècle. Il devient le lieu privilégié d'une réflexion sur la place de l'individu dans un monde en transformation. Dans ce contexte foisonnant, *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, publié en 1857, marque une étape décisive : en conjuguant l'ambition stylistique d'une œuvre littéraire et une rigueur dans la représentation du réel, le roman de Flaubert redéfinit les exigences de l'écriture romanesque et ouvre la voie à la modernité littéraire.

L'essor du réalisme

Le réalisme est un courant littéraire majeur du XIX^e siècle qui se caractérise par la volonté de représenter le réel avec la plus grande fidélité possible. Il ne s'agit plus pour l'écrivain de peindre des êtres d'exception engagés dans des aventures extraordinaires, comme c'était souvent le cas dans le roman romantique, mais de donner à voir des individus ordinaires, plongés dans leur milieu social, confrontés aux contraintes de leur condition et aux logiques de leur époque. Le réalisme repose sur une posture d'observation du monde, inspirée des sciences naissantes, et mobilise une écriture précise, objective, souvent dépourvue de jugement explicite. Le romancier se veut témoin, parfois analyste, de la société de son temps.

Il s'appuie sur une documentation rigoureuse, qu'il s'agisse de milieux professionnels, de pratiques sociales ou de discours quotidiens, pour construire des fictions où chaque détail prend valeur de symptôme. Le réalisme n'est pas seulement un effet de style ou un choix esthétique ; il s'inscrit dans une démarche intellectuelle plus large, qui consiste à comprendre les mécanismes sociaux et à rendre compte des tensions entre les aspirations individuelles et les déterminismes collectifs.

Ce souci de vérité n'exclut pas l'ambition littéraire, bien au contraire. Les romanciers réalistes comme Stendhal, Balzac ou Flaubert entendent faire du roman un véritable outil de connaissance du monde, mais aussi une forme artistique à part entière. Chez Flaubert notamment, le réalisme est inséparable d'une exigence de style : il ne s'agit pas de copier mécaniquement le réel, mais de le restituer avec une exactitude travaillée, à travers une langue soumise à une discipline formelle très stricte. Le réalisme permet également d'élargir le champ des sujets considérés comme dignes de la littérature. Les classes populaires, les bourgeois de province, les employés, les femmes au foyer deviennent des personnages centraux, incarnant les nouveaux visages de la modernité. Le quotidien, l'ennui, les frustrations, les ambitions sociales ou encore les contraintes économiques prennent une place centrale dans les intrigues. Le monde n'est plus montré comme il devrait être, mais comme il est, avec ses incohérences, ses injustices et ses médiocrités. Cette approche confère à la littérature réaliste une force critique essentielle, capable de dévoiler les rouages du pouvoir, les logiques de domination et les illusions qui façonnent les comportements. Le réalisme dépasse ainsi la simple volonté de peindre fidèlement la vie.

Il devient une manière d'interroger la société dans ses fondements, de réfléchir à la place de l'individu dans un univers régi par des normes parfois invisibles, de montrer comment les idéaux personnels se heurtent à la réalité matérielle. En cela, le réalisme n'est pas seulement un courant du XIX^e siècle : il constitue une étape décisive dans l'histoire du roman moderne, en posant la question de la représentation du monde, de la légitimité des sujets traités et du rôle de l'écrivain dans la société. Il a profondément influencé les formes narratives contemporaines, jusqu'au théâtre, au cinéma et à la télévision, qui ont hérité de son souci de vraisemblance, de complexité psychologique et d'attention au détail. Le réalisme a ainsi contribué à faire du roman un espace de réflexion critique, mais aussi un miroir tendu au lecteur, l'invitant à se confronter à ses propres illusions et à son rapport au réel.

Une politique fracturée

Lorsque *Madame Bovary* paraît en 1857, la France est gouvernée par Napoléon III, dans le cadre du Second Empire instauré en 1852 après le coup d'État du 2 décembre 1851. Le régime impérial, autoritaire dans ses débuts, cherche à réconcilier les classes sociales sous l'égide d'un pouvoir fort, mais il s'appuie aussi sur une stricte censure des idées et des publications. La presse, les spectacles et les romans sont étroitement surveillés, et toute atteinte supposée à la morale, à la religion ou à l'ordre établi peut faire l'objet de poursuites judiciaires. Cette période est marquée par une forte tension entre l'aspiration à la liberté d'expression, héritée des idéaux révolutionnaires du début du siècle, et le retour à une forme de conservatisme politique et moral.

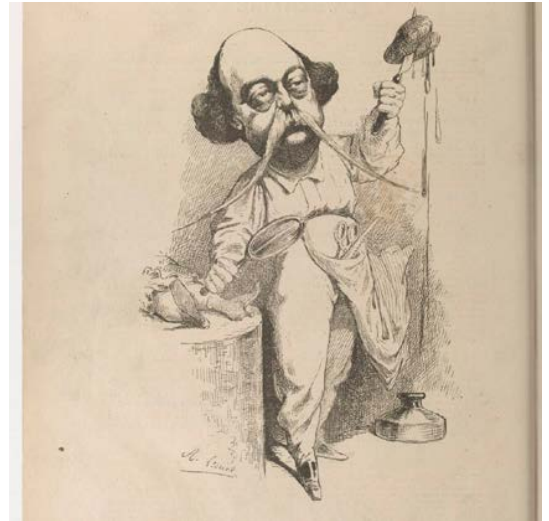
Flaubert se trouve au cœur de cette contradiction : il revendique une totale autonomie artistique, une liberté du style et du sujet, mais il se heurte à une société où l'art est encore perçu comme un outil d'édification morale, et où la littérature est tenue de proposer des modèles vertueux.

Contexte historique

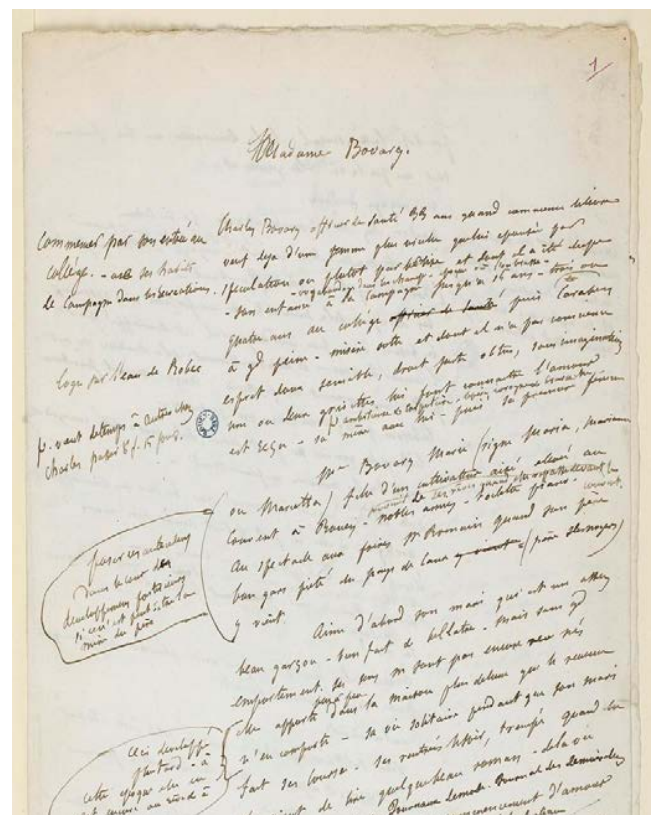
Le procès intenté à Flaubert au début de l'année 1857, peu après la publication du roman dans la Revue de Paris, illustre parfaitement cette tension. L'auteur est accusé d'outrage à la morale publique et religieuse, en raison de la représentation des adultères d'Emma, de l'absence de condamnation explicite de ses actes, et du réalisme cru de certaines scènes jugées licencieuses. Le procureur Pinard reproche notamment à Flaubert de ne pas avoir fait preuve d'une intention morale claire, de ne pas avoir distingué le bien du mal, et donc d'avoir livré au public un récit potentiellement corrupteur. L'enjeu dépasse largement le cas de *Madame Bovary*: il s'agit de fixer les limites de ce qu'un écrivain a le droit de dire, de montrer, de suggérer dans une société traversée par de vifs débats autour de la religion, des mœurs, de la place des femmes, de l'éducation et du mariage. Le procès, très suivi par le public lettré, devient le symbole d'une lutte entre la liberté artistique et la censure d'État, entre une vision moderne de la littérature comme espace critique, et une conception traditionnelle de l'art au service de la morale.

Au-delà de la sphère judiciaire, *Madame Bovary* paraît dans une France profondément fracturée sur le plan politique et social. Les révolutions de 1830 et 1848 ont laissé des traces durables, tout comme les échecs successifs des régimes monarchiques, républicains et impériaux à instaurer une stabilité durable. L'essor de la bourgeoisie, les mutations économiques liées à l'industrialisation, les tensions entre ville et campagne, les nouvelles aspirations féminines à l'émancipation forment un terreau fertile pour une littérature lucide, inquiète, désenchantée. Emma elle-même est un produit de cette époque en transition: elle incarne le tiraillement entre l'idéalisme romantique hérité du passé et la banalité concrète d'une société dominée par les valeurs bourgeoises, la rentabilité, l'ordre moral et la médiocrité provinciale.

À travers elle, Flaubert dresse un constat amer, non seulement sur les illusions individuelles, mais aussi sur les impasses collectives d'un monde où la liberté reste étroitement surveillée et le progrès inégalement réparti.



Caricature de Gustave Flaubert, par Achille Lemot (1869)



Manuscrit de Madame Bovary, Ms g 223-2, Ms g 223-3, Ms g 223-4, Ms 223-5 et Ms g 223-6, Bibliothèque patrimoniale de Rouen

Flaubert, les grandes étapes

Son enfance

Gustave Flaubert naît le 12 décembre 1821 à Rouen, dans une famille bourgeoise aisée et cultivée. Son père, Achille-Cléophas Flaubert, est chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen, ce qui permet à Gustave de grandir dans un environnement marqué par la rigueur scientifique, la discipline de l'hôpital et une confrontation précoce à la souffrance humaine. La famille habite dans l'enceinte même de l'hôpital, ce qui imprègne durablement l'imaginaire de l'enfant, sensible à la fois aux drames du corps et aux travers de la société. Très tôt, Flaubert se montre rêveur, mélancolique, réfractaire à la brutalité du réel. Son goût pour la solitude, son rejet de la banalité quotidienne et sa tendance à l'introspection le distinguent déjà de ses camarades. Il lit beaucoup, notamment les grands auteurs du romantisme naissant, tels que Chateaubriand et Victor Hugo, mais aussi Shakespeare et Cervantès, dont l'influence nourrit sa passion précoce pour la littérature. Élève au collège royal de Rouen, il s'ennuie profondément dans le cadre scolaire, qu'il juge rigide et médiocre, mais il y fait pourtant la rencontre de Maxime Du Camp, futur écrivain et ami fidèle. Loin d'être un enfant dissipé, Flaubert se forge dès l'adolescence une identité d'écrivain : il rédige des récits, des pièces de théâtre, des textes critiques, où s'expriment déjà son ironie mordante et son exigence stylistique. Cette enfance, à la fois marquée par la proximité de la mort, la lecture passionnée et une forme d'exil intérieur, pose les fondements d'une œuvre future obsédée par la justesse du mot, le désenchantement lucide et la quête d'un absolu esthétique.

Formation et débuts

Gustave Flaubert entreprend des études de droit à Paris à partir de 1840, conformément au souhait de son père, qui espère pour lui une carrière stable. Mais Flaubert, peu motivé par les exigences universitaires et par la logique juridique, s'ennuie profondément dans ce cadre qui lui semble étranger à sa nature contemplative et littéraire. Il fréquente cependant avec

attention les cercles artistiques de la capitale, assiste aux représentations théâtrales, visite les musées, observe la vie parisienne avec le regard à la fois curieux et distant qui sera celui de ses personnages. En 1844, il est victime d'une violente crise nerveuse, probablement une forme d'épilepsie, qui l'oblige à interrompre ses études. Cet événement marque un tournant décisif dans sa vie : renonçant définitivement à toute carrière professionnelle, il choisit de se consacrer entièrement à l'écriture. Il retourne vivre dans la maison familiale de Croisset, en Normandie, près de Rouen, où il mènera une vie retirée, entièrement vouée à la littérature.

C'est durant cette période qu'il commence à travailler sérieusement ses premiers textes de fiction, poursuivant une discipline d'écriture exigeante, fondée sur le labeur, la réécriture et le refus des facilités. Parmi ses œuvres de jeunesse figurent *Mémoires d'un fou* (1838) et *Novembre* (1842), deux récits introspectifs dans lesquels transparaît encore l'influence du romantisme.

Ces textes, qu'il ne publiera pas de son vivant, témoignent d'une sensibilité tourmentée, d'un goût pour l'analyse psychologique et d'une quête d'absolu déjà marquée par un certain désenchantement. En 1849, il entreprend la rédaction de *La Tentation de saint Antoine*, œuvre foisonnante et baroque, qu'il soumet à la lecture de ses amis Maxime Du Camp et Louis Bouilhet. Ceux-ci, jugeant le texte trop lyrique et peu maîtrisé, l'encouragent à se tourner vers une forme de récit plus sobre, plus ancré dans le réel. Ce conseil joue un rôle décisif dans l'orientation de Flaubert vers le réalisme. C'est ainsi qu'il entame, dès 1851, l'écriture de *Madame Bovary*, roman auquel il consacrera cinq années de travail minutieux, dans un effort constant de précision, de rigueur et d'objectivité. Ces débuts littéraires, marqués à la fois par l'héritage romantique et le désir de rupture avec les excès de ce courant, posent les bases de l'esthétique flaubertienne, fondée sur l'impersonnalité, la recherche du mot juste et la représentation sans illusion du monde contemporain.

L'ironie de Flaubert

L'ironie constitue l'un des traits les plus caractéristiques de l'écriture flaubertienne. Elle traverse toute son œuvre, tant sur le plan du style que sur celui de la pensée, et exprime une posture profondément critique face à la société, à la bêtise humaine, aux illusions du langage et aux travers de l'individu. Chez Flaubert, l'ironie n'est jamais simplement moqueuse ou gratuite : elle est un instrument de lucidité, un moyen de mise à distance, une manière de dévoiler les ridicules, les contradictions et les faux-semblants qui structurent le réel. Dans *Madame Bovary*, elle se manifeste de manière subtile, souvent imperceptible à une première lecture. L'auteur ne commente pas directement les actes ou les pensées de ses personnages, mais il les expose dans toute leur naïveté, leur affectation ou leur absurdité, en leur laissant la parole ou en décrivant leurs gestes avec une précision qui suffit à en faire ressortir le ridicule.

Emma, par exemple, croit vivre des passions nobles et tragiques, mais elle emprunte ses élans à des modèles littéraires stéréotypés. Flaubert, sans jamais la tourner en dérision de manière frontale, laisse affleurer l'écart entre ses aspirations romanesques et la trivialité de sa vie réelle, et c'est précisément dans cet écart que naît l'ironie. Ce procédé se retrouve également dans l'attention que Flaubert porte au langage des personnages, qu'il reproduit avec une fidélité implacable. Il laisse parler la bêtise, la platitude, la prétention ou la cuistrerie sans les corriger ni les commenter, ce qui confère à ses textes une force critique d'autant plus puissante qu'elle ne repose pas sur la dénonciation explicite. Flaubert adopte ainsi une posture d'écrivain impersonnel, dissimulé derrière le récit, mais omniprésent dans l'agencement subtil des effets. Il ne juge pas ses personnages, il les laisse se révéler à eux-mêmes, dans leurs faiblesses comme dans leurs illusions. Cette ironie glacée, nourrie d'un profond désenchantement, s'étend à toutes les sphères : les institutions, la religion, le mariage, l'éducation, les idéaux littéraires ou politiques. survivre dans un univers dominé par la médiocrité, la répétition

et les faux-semblants. Mais elle n'est jamais entièrement cruelle : chez Flaubert, l'ironie cohabite avec une forme de compassion muette, d'empathie silencieuse pour les êtres prisonniers de leurs rêves, de leur époque ou de leur langage. Cette tension entre distance critique et douleur retenue confère à son œuvre une tonalité unique, à la fois implacable et bouleversante, qui en fait l'une des expressions les plus puissantes de la modernité littéraire.

La postérité



Christophe Honoré, metteur en scène et réalisateur

La création de Christophe Honoré

Christophe Honoré est un écrivain, metteur en scène et réalisateur français, né en 1970 à Carhaix-Plouguer, en Bretagne. Après des études de lettres modernes, il débute sa carrière en tant que journaliste culturel, notamment pour *Les Cahiers du cinéma* et *Libération*, où il explore les liens entre littérature, théâtre et cinéma. Il se fait d'abord connaître dans les années 1990 en publiant des romans pour la jeunesse, dans lesquels il aborde avec franchise des sujets intimes et sensibles comme la sexualité, l'adolescence ou la maladie. Il passe ensuite à la réalisation de films, avec un style singulier, très personnel, marqué par une forte influence littéraire et musicale. Parmi ses œuvres cinématographiques majeures, on peut citer *Ma Mère* (2004), adaptation de *Bataille*, *Les Chansons d'amour* (2007), une comédie musicale mélancolique, ou encore *Plaire, aimer et courir vite* (2018), salué à Cannes. Parallèlement, Christophe Honoré développe une œuvre théâtrale inventive, souvent présentée dans de grandes institutions comme la Comédie-Française, l'Odéon ou le Festival d'Avignon. Ses mises en scène interrogent les récits classiques et les figures de la littérature, tout en mêlant les codes du théâtre, du cinéma et de la musique.



Le résumé

Le récit commence par l'histoire de Charles Bovary, un homme simple et sans ambition, devenu officier de santé. Il épouse en secondes noces Emma Rouault, la fille d'un fermier normand. Emma, élevée dans un couvent et nourrie de lectures romantiques, s'attend à une vie exaltante et pleine d'émotions. Très vite, elle est déçue par la monotonie de son quotidien et par la médiocrité de son mari, qu'elle trouve terne et sans envergure.

Frustrée, Emma cherche à fuir l'ennui par divers moyens : d'abord à travers des rêves de luxe et de voyages, puis par des liaisons amoureuses. Elle entame une première relation avec Rodolphe Boulanger, un riche propriétaire terrien, qui finit par l'abandonner. Plus tard, elle vit une passion avec Léon Dupuis, un jeune clerc de notaire, mais cette relation s'effrite également.

Parallèlement, Emma s'endette lourdement pour satisfaire ses envies de luxe et d'élégance. Elle contracte des crédits auprès du commerçant Lheureux, jusqu'à ce que ses dettes deviennent insurmontables. Acculée, sans amour et ruinée, elle choisit de mettre fin à ses jours en s'empoisonnant à l'arsenic.

Charles, dévasté, découvre les infidélités de sa femme après sa mort, mais continue de l'idéaliser jusqu'à sa propre disparition. Le roman se clôt sur une vision sombre de la société bourgeoise et de ses illusions.

Le théâtre de Christophe Honoré

Le théâtre de Christophe Honoré s'inscrit dans une démarche résolument contemporaine, à la croisée des arts, du politique et de l'intime. Son travail scénique est profondément marqué par son regard d'écrivain et de cinéaste : il interroge la narration, joue avec les temporalités, mêle les registres et n'hésite pas à faire dialoguer théâtre, musique, vidéo ou autobiographie. À partir des années 2010, il commence à écrire et mettre en scène ses propres pièces, souvent montées dans de grandes institutions comme l'Odéon-Théâtre de l'Europe ou présentées au Festival d'Avignon. Ses spectacles ne sont pas des adaptations traditionnelles mais des réinventions libres, critiques, parfois irrévérencieuses, de figures ou d'œuvres issues de la littérature. Il explore notamment les grandes mythologies familiales et sociales, les identités sexuelles et genrées, le pouvoir de la fiction, et les formes de marginalité. Ses pièces, telles que *Nouveau Roman* (2012), *Fin de l'histoire* (2014), *Les Idoles* (2018) ou encore *Le Ciel de Nantes* (2021), oscillent entre théâtre documentaire et autofiction. Elles posent un regard mélancolique mais lucide sur les héritages culturels et intimes. Honoré interroge aussi le dispositif théâtral lui-même : les acteurs ne sont pas des interprètes transparents, mais souvent des figures à part entière, capables de briser le quatrième mur, de commenter l'action ou de livrer leur propre récit. Le théâtre de Christophe Honoré s'adresse à un public curieux, ouvert à des formes hybrides et réflexives. Il cherche moins à illustrer des œuvres qu'à les confronter à notre présent, à nos regards, à nos désirs. À travers lui, la scène devient un lieu de pensée, de mémoire et de transformation.



Vincent Lacoste et Pierre Deladonchamps dans *Plaire, aimer et courir vite* (2018)

Christophe Honoré et Les Célestins

Christophe Honoré est venu pour la première fois au Théâtre des Célestins en 2022 avec *Le Ciel de Nantes*, un spectacle marquant qui révèle toute la singularité de son écriture scénique. Cette pièce, créée initialement au Festival d'Avignon en 2021, témoigne de son intérêt pour les formes hybrides mêlant théâtre, autofiction et musique et mémoire familiale. Dans *Le Ciel de Nantes*, Honoré convoque les fantômes de ses proches disparus sur un plateau de théâtre, qu'il transforme en salle de projection hantée par les souvenirs, les regrets, les colères et les liens invisibles qui unissent les vivants aux morts. Il y explore ses origines bretonnes, ses douleurs intimes et les silences transmis de génération en génération, dans une forme profondément personnelle qui touche à l'universel. Sur scène, les comédiens incarnent à la fois des membres de sa famille et les interprètes de sa mémoire, dans une mise en abyme inventive, à la frontière du théâtre documentaire et du cinéma.



Le Ciel de Nantes (2022) ©Sceneweb

Ressources pédagogiques

Explorer des textes complémentaires

Extrait de *L'âge de la discrétion*, de Simone de Beauvoir
— 2018

Objectifs

- Identifier les émotions dominantes de la narratrice et les relier à la forme introspective du texte.
 - Analyser comment son style introspectif, tendu et parfois âpre traduit la complexité de la souffrance intérieure féminine.
 - Mettre en lumière les normes sociales intériorisées par les femmes à travers le vécu de la narratrice et envisager une possible prise de conscience ou révolte.
-

- 1 — Quels sentiments dominent dans les monologues intérieurs des personnages féminins évoqués par Simone de Beauvoir ?
- 2 — Comment le style de Simone de Beauvoir, qualifié d'introspectif, tendu, parfois âpre, participe-t-il à la représentation de la souffrance intérieure ?
- 3 — En quoi ces monologues permettent-ils de mieux comprendre les normes sociales que les femmes intériorisent ?
- 4 — Peut-on parler d'une forme de révolte ou de prise de conscience ?
- 5 — Selon vous, quel regard Simone de Beauvoir porte-t-elle sur la condition féminine à travers ce recueil ? Est-ce un regard critique, compatissant, politique ?

Ma montre est-elle arrêtée ? Non. Mais les aiguilles n'ont pas l'air de tourner. Ne pas les regarder. Penser à autre chose, à n'importe quoi : à cette journée derrière moi, tranquille et quotidienne malgré l'agitation de l'attente. Attendrissement du réveil. André était recroquevillé sur le lit, les yeux bandés, la main appuyée contre le mur, dans un geste enfantin, comme si dans le désarroi du sommeil il avait eu besoin d'éprouver la solidité du monde. Je me suis assise au bord du lit, j'ai posé la main sur son épaule. Il a repoussé son bandeau, un sourire s'est dessiné sur son visage ahuri.

— Il est huit heures. J'ai installé dans la bibliothèque le plateau du petit déjeuner ; j'ai pris un livre reçu la veille et déjà à moitié feuilleté. Quel ennui toutes ces rengaines sur la non-communication ! Si on tient à communiquer on y réussit tant bien que mal. Pas avec tout le monde bien sûr, mais avec deux ou trois personnes. Il m'arrive de taire à André des humeurs, des regrets, de menus soucis ; sans doute a-t-il lui aussi ses petits secrets, mais en gros nous n'ignorons rien l'un de l'autre. J'ai versé dans les tasses du thé de Chine très chaud, très noir. Nous l'avons bu en parcourant notre courrier ; le soleil de juillet entrainait à flots dans la pièce. Combien de fois nous étions-nous assis face à face à cette petite table, devant des tasses de thé très noir, très chaud ? Et de nouveau demain, dans un an, dans dix ans... Cet instant avait la douceur d'un souvenir et la gaieté d'une promesse. Avions-nous trente ans, ou soixante ? Les cheveux d'André ont blanchi de bonne heure : jadis, cela semblait une coquetterie, cette neige qui rehaussait la fraîcheur mate de son teint. C'est encore une coquetterie. La peau a durci et s'est fendillée, du vieux cuir, mais le sourire de la bouche et des yeux a gardé sa lumière. Malgré les démentis de l'album de photographies, sa jeune image se plie à son visage d'aujourd'hui : mon regard ne lui connaît pas d'âge. Une longue vie avec des rires, des larmes, des colères, des étreintes, des aveux, des silences, des élans, et il semble parfois que le temps n'ait pas coulé. L'avenir s'étend encore à l'infini. Il s'est levé :

— Bon travail, m'a-t-il dit.

— Toi aussi : bon travail. Il n'a pas répondu. Dans ce genre de recherche, il y a forcément des périodes où on piétine sur place ; il s'y résigne moins aisément qu'autrefois. J'ai ouvert la fenêtre. Paris sentait l'asphalte et l'orage, écrasé par la lourde chaleur de l'été. J'ai suivi des yeux André. C'est peut-être dans ces instants où je le regarde s'éloigner qu'il existe pour moi avec la plus bouleversante évidence ; la haute silhouette se rapetisse, dessinant à chaque pas le chemin de son retour ; elle disparaît, la rue semble vide mais en vérité c'est un champ de forces qui le reconduira vers moi comme à son lieu naturel ; cette certitude m'émeut plus encore que sa présence. Je suis restée un long moment sur le balcon. De mon sixième, je découvre un grand morceau de Paris, l'envol des pigeons au-dessus des toits d'ardoise, et ces faux pots de fleurs qui sont des cheminées. Rouges ou jaunes, des grues – cinq, neuf, dix, j'en compte dix – barrent le ciel de leurs bras de fer ; à droite, mon regard se heurte à une haute muraille percée de petits trous : un immeuble neuf ; j'aperçois aussi des tours prismatiques, gratte-ciel fraîchement bâtis.

Depuis quand le terre-plein du boulevard Edgar-Quinet est-il devenu un parking ? La jeunesse de ce paysage me saute aux yeux : et pourtant je ne me rappelle pas l'avoir vu autre. J'aimerais contempler côte à côte les deux clichés : avant, après, et m'étonner de leurs différences. Mais non. Le monde se crée sous mes yeux dans un éternel présent ; je m'habitue si vite à ses visages qu'il ne me paraît pas changer. Sur ma table, les fichiers, le papier blanc m'invitaient à travailler ; mais les mots qui dansaient dans ma tête m'empêchaient de me concentrer. « Philippe sera là ce soir. » Presque un mois d'absence. Je suis entrée dans sa chambre où traînent encore des livres, des papiers, un vieux pull-over gris, un pyjama violet, cette chambre que je ne me décide pas à transformer parce que je n'ai pas le temps, pas l'argent, parce que je ne veux pas croire que Philippe ait cessé de m'appartenir. Je suis revenue dans la bibliothèque qu'embaumait un gros bouquet de roses fraîches et naïves comme des laitues. Je m'étonnais que cet appartement n'ait jamais pu me paraître désert. Rien ne manquait. Mon regard se caressait aux couleurs acides et tendres de coussins éparpillés sur les divans ; les poupées polonaises, les brigands slovaques, les coqs portugais occupaient sagement leurs places. « Philippe sera là... » Je suis restée désemparée. La tristesse, on peut pleurer. Mais l'impatience de la joie, ce n'est pas facile à conjurer. J'ai décidé d'aller respirer l'odeur de l'été. Un grand nègre vêtu d'un imperméable bleu électrique et coiffé d'un feutre gris balayait avec nonchalance le trottoir : avant, c'était un Algérien couleur de muraille. Boulevard Edgar Quinet je me suis mêlée à la cohue des femmes. Comme je ne sors presque plus le matin, le marché me semblait exotique (tant de marchés, le matin, sous tant de ciels). La petite vieille clopinait d'un étal à l'autre, ses mèches bien tirées en arrière, serrant la poignée de son cabas vide. Autrefois je ne me souciais pas des vieillards ; je les prenais pour des morts dont les jambes marchent encore ; maintenant je les vois : des hommes, des femmes, juste un peu plus âgés que moi.

Activités en lien avec le spectacle

Objectifs

- Comprendre les enjeux d'une adaptation théâtrale contemporaine
 - Analyser les choix de mise en scène et leur portée symbolique ou politique
 - Réfléchir à la manière dont une œuvre du passé peut résonner avec les préoccupations d'aujourd'hui
 - Développer une expression écrite personnelle et unique
-

Propositions, au choix

1 — Critique du spectateur (1 page minimum)

Rédigez une critique argumentée du spectacle. Vous vous demanderez notamment :

- Ce qui vous a surpris ou marqué dans la mise en scène.
- Quels liens vous percevez entre cette réécriture et les questions de société actuelles (jeunesse, genre, liberté, désir...).
- Si cette adaptation vous semble fidèle à l'esprit de Flaubert, ou bien si elle s'en écarte pour créer quelque chose de nouveau.

2 — Lettre à Emma

Écrivez une lettre fictive adressée à Emma Bovary, comme si vous étiez un-e adolescent-e d'aujourd'hui ayant vu la pièce. Exprimez-lui ce que vous avez compris de sa vie, ce que vous partagez (ou non) avec elle, et ce que vous avez ressenti en découvrant sa figure réinventée sur scène.

Consignes générales

Vous avez assisté à la représentation de *Bovary Madame* de Christophe Honoré. À partir de votre expérience de spectateur ou spectatrice, réalisez une production au choix parmi les suivantes. Appuyez-vous sur des exemples précis du spectacle et exprimez votre point de vue personnel.

3 — Tableau comparatif, Emma d'hier / Emma d'aujourd'hui

À travers un tableau en deux colonnes, comparez la figure d'Emma dans le roman de Flaubert et celle mise en scène dans *Bovary Madame*.

Pensez à des éléments comme : son rapport à l'amour, à la société, à son corps, à ses rêves, à son rôle de femme.

Concluez par un paragraphe réflexif : qu'est-ce que cette comparaison vous apprend ?

Regards croisés

Retrouvez ici une sélection de supports pour explorer *Madame Bovary* autrement : entretiens avec des metteurs en scène, analyses littéraires, lectures d'extraits et éclairages sur les enjeux de la pièce. Une manière vivante d'entrer dans l'univers flaubertien.

***Bovary Madame* par le cinéma**

The Virgin Suicides

Sofia Coppola, 1999

Dans une banlieue chic américaine, les sœurs Lisbon grandissent dans un univers catholique et aseptisé. Tout bascule avec le suicide de Cecilia, la cadette. Rien ne va plus chez les sœurs Lisbon, désormais soumises aux injonctions parentales qui les mèneront au drame... Dans ce film aux allures de huis-clos, Coppola interroge le thème du suicide, de la pression familiale, de la petite bourgeoisie et s'intéresse au mystère de la mélancolie adolescente.

Mal de pierres

Nicole Garcia, 2016

Mal de pierres, réalisé par Nicole Garcia en 2016, raconte l'histoire de Gabrielle, une femme mariée contre son gré dans la France des années 1950. En quête d'un amour passionné, elle s'éprend d'un soldat rencontré dans une maison de repos. Le film explore la frustration, le désir et le rêve d'une vie autre, à travers une héroïne sensible et tourmentée, confrontée aux normes sociales et familiales qui étouffent ses aspirations.

Dalida

Lisa Azuelos , 2016

Dalida, réalisé par Lisa Azuelos en 2016, retrace la vie de la chanteuse emblématique, marquée par le succès, mais aussi par la solitude, les drames et une quête d'amour impossible. Le film met en lumière une femme forte et fragile à la fois, tiraillée entre son image publique et ses blessures intimes, confrontée à des injonctions sociales qui entravent son bonheur.

Chambre 212,

Christophe Honoré, 2019

Chambre 212 met en scène une femme qui, après une dispute avec son mari, passe la nuit dans un hôtel en face de leur appartement. Dans cette chambre, elle revisite sa vie amoureuse et fait face à ses anciens désirs, regrets et possibles. Le film interroge la fidélité, le couple et la liberté à travers une mise en scène onirique et introspective.

***Bovary Madame* par la littérature contemporaine**

L'Amant

Marguerite Duras

Ce roman autobiographique raconte la passion interdite entre une jeune fille française et un homme chinois en Indochine coloniale. À travers une écriture poétique et fragmentée, Duras explore les désirs secrets, les tensions sociales et les conflits intérieurs liés à l'écart entre les aspirations personnelles et les normes rigides de la société coloniale. Le récit met en lumière la quête d'identité et la complexité des relations amoureuses marquées par l'interdit.

La Vie devant soi

Romain Gary (Émile Ajar)

Romain Gary narre l'histoire de Momo, un jeune garçon arabe élevé par Madame Rosa, une ancienne prostituée juive rescapée des camps de concentration. À travers son regard naïf et sensible, le roman aborde les thèmes de la tendresse, de la douleur, de l'exclusion sociale et des relations humaines complexes. L'œuvre met en valeur la fragilité des personnages et leur lutte pour l'amour et la dignité dans un monde souvent hostile.

***En finir avec Eddy Bellegueule* Édouard Louis**

Ce récit autobiographique retrace l'enfance et l'adolescence difficiles d'Eddy, garçon issu d'un milieu populaire rural marqué par la violence, l'homophobie et la pauvreté. Le roman dénonce les normes sociales étouffantes qui imposent des rôles rigides et brident les aspirations individuelles. À travers un style cru et direct, Édouard Louis explore la souffrance intime liée à la marginalisation et la quête de liberté face à un environnement oppressant.

Bovary Madame **par les arts visuels**

Les Demoiselles d'Avignon

Pablo Picasso

Cette œuvre révolutionnaire du cubisme bouleverse les représentations classiques du corps féminin. Les figures féminines, éclatées et fragmentées, peuvent symboliser la complexité intérieure et la multiplicité des identités, en écho aux conflits et aux désirs contradictoires d'Emma Bovary. Le tableau invite à questionner la vision traditionnelle de la femme et ses rôles dans la société.

La Chambre de Van Gogh à Arles

Vincent Van Gogh

Cette peinture intime représente la chambre personnelle du peintre, un espace à la fois refuge et prison. Elle illustre l'importance de l'environnement dans la vie intérieure d'un individu, tout comme la chambre d'Emma Bovary est à la fois lieu de rêves et d'enfermement. L'œuvre évoque la tension entre le désir de liberté et les contraintes matérielles et psychologiques.

L'Origine du monde

Gustave Courbet

Ce tableau réaliste, très provocateur pour son époque, montre un regard frontal et sans fard sur le corps féminin. Il interroge la sexualité, le désir et la représentation de la femme dans l'art, thèmes essentiels dans Madame Bovary. La peinture confronte le spectateur à une vision crue et directe de la féminité, loin des idéaux romantiques.

La Femme qui pleure

Pablo Picasso

Cette œuvre exprime la douleur et la complexité émotionnelle à travers des formes déformées et un visage fragmenté. Elle peut être mise en parallèle avec le tourment intérieur d'Emma, ses désillusions et ses souffrances. Le style expressionniste accentue l'intensité psychologique du personnage féminin.



Les Célestins, Théâtre de Lyon

4 rue Charles Dullin 69002 Lyon

billetterie 04 72 77 40 00

standard 04 72 77 40 40

theatredescelestins.com

